

François Lenormant (1837–1883), un érudit déconcertant

Par Olivier Masson, Paris

François Lenormant naît à Paris en janvier 1837¹. Son milieu familial sera déterminant pour son orientation intellectuelle et toute sa carrière. Son père Charles Lenormant (1802–1859) est un archéologue, orientaliste et numismate de grande réputation². Il est un des compagnons de Champollion au début de son voyage en Egypte (avril 1828–fin 1828 pour Lenormant), étant alors Inspecteur des beaux-arts³. Bibliothécaire à l’Arsenal, il est docteur ès-lettres en 1838, professeur à l’Université de Paris; il devient ensuite conservateur du Cabinet des Médailles (1840–1859), en même temps que professeur au Collège de France pour l’«archéologie» (1849–1859), le troisième dans cette chaire, après Champollion et Letronne. Sa femme Amélie (1810–1894), née Cyvoct, nièce et protégée de Mme Récamier, est une grande lettrée de cette époque⁴.

C’est donc dans ce milieu d’«intellectuels» que François Lenormant (pl. I) va grandir. Sa précocité sera telle qu’on pourrait aujourd’hui le qualifier de «surdoué». En effet, il n’a que quinze ans, en 1852, lorsque paraît dans la *Revue Archéologique* son premier travail scientifique, sous la forme d’une «Lettre à M. Hase»: c’est la publication de «tablettes grecques» de Memphis, c’est-à-dire des tablettes d’écriture, et la même année voit aussi ses premiers essais de numismatique antique, dans la *Revue Numismatique*⁵.

On peut penser que son père lui apporta son aide. Il est d’ailleurs frappant de voir quelle a été l’influence de Charles Lenormant sur son fils pour ce qui est des sujets de recherche. Un examen des travaux de Charles Lenormant, y compris les sujets de ses cours (dont beaucoup de titres sont conservés), montre quelle était l’étendue de ses intérêts. Tout ceci annonce les directions que suivra François, qui fera lui-même souvent référence à son père: histoire

* Communication du 29 janvier 1992 devant la Société nationale des Antiquaires de France.

1 On mesure la notoriété de Lenormant en 1883 au nombre des notices qui lui furent consacrées (sauf dans les CRAI). En particulier, J. de Witte (avec E. Babelon pour la bibliographie), *Annuaire Acad. Royale de Belgique* 1887, 247–291 et à part (cité: de Witte); D. Le Hir, *F. Lenormant ...*, Lyon 1884, 98 p.; O. Rayet, *J. des Débats*, 9 mars 1884 = *Etudes d’archéol.* (Paris 1888) 405–424 (cité: Rayet).

2 Sur Ch. Lenormant, Foisset, notice dans *Beaux-Arts et voyages* par Ch. Lenormant, 2 vol. (1861, posthume); H. Wallon, *CRAI* 1878, 263–310; G. Maspero, *Annuaire Collège de France* 1905, 20–22. Un portrait caustique par Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi* XI 414–415.

3 Non pas comme représentant du gouvernement, ainsi J. Lacouture, *Champollion ...* 1988, 398, mais «sans mission officielle, en amateur», Foisset, notice citée, p. vii.

4 C’est Amélie Cyvoct qui est parente de Mme Récamier, non pas son mari, comme indiqué chez Lacouture, *ibid.* n. 1.

5 *Rev. Arch.* 1851/52, 461–470; *Rev. Num.* 1852, 192–222 et 317–333.

de l'Asie occidentale, égyptologie, numismatique, céramologie et archéologie grecques; dans les cours de la Sorbonne, on voit apparaître les Chaldéens, Babylone, la race «arienne», les Phéniciens, l'origine de l'écriture phénicienne et sa propagation, certains de ces sujets ayant été repris spécialement par son fils. Cette diversité d'intérêts, aujourd'hui impossible, mais alors explicable, ne pouvait avoir qu'une influence favorable sur l'adolescent studieux et précoce que fut assurément François.

Cependant (et là le fils va différer du père) un aspect négatif va aussi se développer très tôt. Si les années 1852, 1853 et le début de 1854 sont déjà marquées par des publications de numismatique et d'épigraphie, l'été de 1854 va se distinguer par un épisode fort curieux. L'adolescent, rappelons-le, n'a alors que 17 ans et demi. Or, c'est à ce moment qu'éclate l'affaire dite de la «Chapelle-Saint-Eloi». Cette curieuse histoire d'archéologie dite chrétienne a été relatée devant la Société des Antiquaires, en juin 1870, par Mme Luce Pietri⁶. Ce n'est donc pas pour moi le sujet essentiel, j'y reviens seulement un instant, pour les données psychologiques de cet épisode. Selon le compte rendu très solennel qui fut donné par Charles Lenormant, le 25 octobre 1854, devant les cinq Académies de l'Institut, les Lenormant (le père et le fils) venaient de découvrir près de leur maison de campagne (arrondissement de Bernay, Eure) un grand nombre d'antiquités, où figuraient des inscriptions chrétiennes en latin, et mieux encore, des «runes franques ...», avec mention de personnages connus dans l'hagiographie. Au début, les «découvertes» sont accueillies par un concert d'éloges. Cependant, quelques mois plus tard, des voix hostiles se font entendre, avec surtout des rapports d'une société locale, la «Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure», qui conclut à une mystification des Lenormant⁷. Aussitôt ces derniers vont répondre, en se drapant dans leur dignité: non seulement le père, mais aussi et surtout le fils, qui publie en 1855 un article très combatif «De l'authenticité ...» et reviendra même à la charge trois ans plus tard, en 1858⁸. Ajoutons qu'ils trouvèrent des partisans éminents, en particulier Edmond Le Blant, alors grand spécialiste des inscriptions chrétiennes⁹, et à l'étranger, le célèbre Jacob Grimm, qui avait accepté les «runes franques»; mais, sur ce dernier sujet, un autre savant allemand, Adolf Kirchhoff, porta au contraire très vite un verdict négatif¹⁰ et nous retrouverons son nom plus tard, dans une autre affaire.

6 Bull. Soc. Nat. Antiq. France 1870, 229–245, avec la bibliographie. Un lieu-dit Saint-Eloi existe toujours, avec les ruines d'une chapelle, commune de Fontaine-la-Soret, route vers Serquigny (Eure).

7 L. Pietri, article cité 233sq.

8 D'abord en 1855 dans le *Correspondant*, 893–920, ensuite en 1858, *Revue des sociétés savantes* ..., 332–342 et 462–477.

9 Le Blant, *Inscr. chrét. de la Gaule* I (1856) p. cxxxviisqq. et 186sq. (sans nulle réserve); cf. II (1865) 600 (bibliographie, sans commentaires).

10 *Zeitschr. für deutsches Alterthum* 10 (1856) 197–215.

Le procès est entendu depuis longtemps. Je soulignerai seulement ici la hardiesse extraordinaire du jeune «érudit» de 17 ans, qui n'hésite pas à composer (et à graver!) ces fausses inscriptions, latines et «runiques» ... Quelle était sa motivation principale? On remarque déjà ici un goût prononcé pour ce que nous appelons aujourd'hui le «canular»¹¹. Mais Mme Pietri a remarqué finement comment certaines des «découvertes» venaient confirmer, comme par hasard, certaines théories de Charles Lenormant. Le fils aurait-il agi pour justifier son père et lui faire plaisir¹²? Une chose est sûre, en tout cas: non seulement l'érudit n'a jamais «avoué» ses fantaisies, mais il est clair que la famille Lenormant demeura solidaire; une lettre inédite de Mme Amélie Lenormant (Bibliothèque de l'Institut, fonds J. de Witte), montre que l'authenticité des objets de Saint-Eloi était un dogme familial.

Ceci se passait donc en 1854 et 1855. Durant ce temps, Lenormant continue à faire paraître régulièrement des articles scientifiques, surtout dans le domaine de la numismatique antique, avec des recherches «sur le classement des monnaies d'argent des Lagides», 1855; un catalogue de vente extrêmement érudit, «... Cabinet de M. le Baron Behr», 1857; «Quelques points de numismatique phénicienne», 1860¹³. On voit aussi apparaître des sujets difficiles, comme «Sur l'origine chrétienne des inscriptions sinaïtiques», 1859¹⁴. C'est donc le début d'une carrière scientifique normale, sinon d'une carrière universitaire, puisque Lenormant (se séparant ici de son père) ne soutiendra pas de thèses de doctorat ès lettres et n'entrera jamais dans l'Université.

D'autre part, la période des explorations et des voyages va commencer. On connaît un séjour de Lenormant en Italie, avec son père, en 1858. Surtout, en 1859, c'est le premier grand voyage en Grèce, encore avec le père, mais qui se termine tragiquement par la mort de Charles, succombant à des fièvres en novembre 1859, à Athènes¹⁵. Quelques mois plus tard Lenormant, âgé alors de 23 ans, se voit confier par les ministères compétents une mission pour exécuter des fouilles sur le site d'Eleusis. C'est un épisode important de sa vie, qui donne lieu à diverses publications, dont un recueil épigraphique paru dès 1862¹⁶. Cette fois, il était accompagné par Amélie Lenormant: on pourrait décrire en détail le voyage et le séjour grâce aux nombreuses lettres¹⁷ qu'elle adressa au baron Jean de Witte (1808–1889), savant important de l'époque, ami intime et collaborateur de Charles Lenormant, ensuite ami et protecteur

11 Mot déjà employé par L. Pietri, article cité 239, «quelque énorme canular d'étudiant».

12 L. Pietri 244.

13 Rev. Num. 1860, 11–30.

14 J. Asiat. 1859, I 5–58 et 194–214.

15 De Witte 250–253.

16 *Rech. archéologiques à Eleusis ...*, *Recueil des inscr.* (Paris 1862). Ce volume contient relativement peu d'inédits, à l'exception notable des épitaphes de Zante dont il sera question plus loin.

17 Conservées à Paris, Bibliothèque de l'Institut, fonds J. de Witte (cf. H. Dehérain, J. Savants 1913, 362sqq.).

infatigable du fils, auquel il survivra, ne cessant de défendre et de vanter sa mémoire.

Le voyage de 1860 nous intéresse à d'autres titres. L'été ayant été marqué par de pénibles incidents au Liban et en Syrie, avec des massacres de chrétiens, Lenormant s'embarque fin juin pour Smyrne et Beyrouth¹⁸. Durant la première étape, il achète des monnaies rares¹⁹; de son passage en Syrie, il ramène articles et futurs livres qui lui vaudront une grande popularité dans les milieux catholiques²⁰. Mais, revenu en Grèce, il lui faut échapper à la chaleur qui règne en Attique. De nouveau accompagné par sa mère, il se rend dans les îles Ioniennes, notamment à Zakynthos ou Zante (on sait que les Iles Ioniennes sont alors, de 1815 à 1864, un protectorat de l'Angleterre). Ce séjour de trois semaines²¹ est marqué par un travail d'épigraphie grecque: habitant à Zante chez un notable, le Comte Cesare Roma, notre érudit y copie toute une série de reliefs inscrits, avec des épitaphes, dont l'une est longue et originale. Il va les publier en 1862 dans son recueil d'Eleusis, comme pouvant provenir de cette région²². En réalité, la provenance exacte était l'île de Rhénée, la «nécropole» de Délos, comme il sera démontré plus tard (il l'avait envisagé lui-même en addendum)²³. Cet épisode est à noter, car lorsque des érudits allemands, notamment Mordtmann et Hermann Roehl, commenceront à s'occuper des faux (réels ou supposés) de Lenormant, la série de Zante semblera suspecte et sera vigoureusement mise à l'index²⁴. Mais d'autres témoignages avaient été découverts et sur ce point, notre érudit put facilement se justifier. Bien plus tard, en 1964, c'est un autre épigraphiste allemand, G. Klaffenbach, qui republiera tout le dossier en justifiant le premier éditeur²⁵.

J'ai prononcé à nouveau le mot redoutable de «faux». Nous arrivons, en effet, à la période où le problème va de nouveau se poser avec acuité. Depuis 1854 et l'affaire de Saint-Eloi, Lenormant semble poursuivre une carrière assez régulière, quoique un peu marginale. Il a été chargé de mission à Eleusis en 1860. Un peu plus tard, en 1862, il est nommé «sous-bibliothécaire» à la Bibliothèque de l'Institut de France²⁶; cette nomination était probablement due aux

18 De Witte 253, et lettres de Mme Lenormant. Le passage chez un antiquaire de Smyrne est signalé dans *Philologus* 25 (1867) 531.

19 Du moins selon ses dires, *Ann. Soc. Fr. Numismat.* IV (1873/74) 196sq. Une excursion rapide de Smyrne à Sardes paraît matériellement possible; toutefois, cet épisode a déjà donné lieu à des doutes, sur lesquels je ne peux m'étendre ici.

20 Par exemple, *Histoire des massacres de Syrie en 1860* (Paris 1861).

21 Lettres d'Amélie Lenormant, notamment pour le 27 septembre 1860.

22 *Recherches archéologiques à Eleusis ...*, *Recueil des inscriptions* 335sqq.

23 *Ibid.* 415, à propos de la formule funéraire «plus habituelle dans les épitaphes de l'île de Rhénée que dans celles de l'Attique».

24 J. H. Mordtmann, *Hermes* 17 (1882) 451–452; H. Roehl, *ibid.* 18 (1883) 102. Réponse de Lenormant dans: *The Academy* 1882, II 188 (en anglais).

25 «Die Grabstelen der ... Sammlung Roma in Zakynthos», *Abh. Akad.*, Berlin 1964, 2, 21 p. et 27 pl.; cf. J. et L. Robert, *Bull. épigr.* 1965, no. 61 (cf. déjà *Rev. Phil.* 1959, 186, n. 7).

26 De Witte 254 et archives de la Bibliothèque (très mince dossier).

relations académiques et mondaines de sa mère, ainsi qu'à la protection toujours active du fidèle baron de Witte. Sans devenir lui-même conservateur, il occupera ce poste pendant dix ans, jusqu'au printemps de 1872.

Ces années passées quai Conti (à part d'autres voyages) sont favorables aux activités érudites de Lenormant. Il s'occupe toujours de numismatique, mais aussi, comme son père, de sujets très divers. Les recherches archéologiques à Eleusis²⁷, la Grèce ancienne et contemporaine, ainsi que de nombreux travaux sur l'histoire de l'Orient et les écritures cunéiformes²⁸, autant de secteurs où il fait preuve d'une grande activité.

Durant cette période, qui dure environ dix ans après l'affaire de la Chapelle-Saint-Eloi, on ne décèle rien qui puisse attirer de graves soupçons²⁹. Cependant, l'année 1864 va nous retenir, avec un petit article intitulé «Inscription grecque d'Antandros»³⁰. C'est un élément qui a échappé aux critiques allemands. Mais bien plus tard Louis Robert, qui s'était occupé à diverses reprises d'inscriptions suspectes ou fausses de notre auteur, avait écrit quelques mots significatifs sur ce sujet: «nous avons d'ailleurs encore des inscriptions de ce savant à écarter, qui encombrant la science, ainsi à Antandros ...»³¹ Il ne semble pas que le sujet ait été traité plus tard, mais l'allusion à l'article de la Revue Archéologique de 1864 est évidente, vu le petit nombre d'inscriptions qui subsistent de cette ville d'Antandros, en Troade.

D'après la manière dont je crois pouvoir reconstituer cet épisode, l'affaire d'Antandros me paraît exemplaire. Toutefois, avant de l'élucider, il convient de passer à l'année 1865 et à un autre article de la Revue Archéologique, qui fait surgir un élément très significatif. Dans ces pages, «Inscriptions grecques de Pholégandros»³², on va trouver des choses bien curieuses. La petite île de Pholégandros, une des plus méridionales des Cyclades (à l'est de Mélos) a certes livré des inscriptions. Mais cette étude était ainsi introduite: «Les inscriptions [nos 5 à 12] ne sont pas absolument inédites. Elles ont été déjà publiées, par un grec qui s'est fait une sorte de renommée comme falsificateur de manuscrits, Constantin Simonides, dans un recueil lithographié à Odessa en 1854 et intitulé SYMMIGA ou *Mélanges*. Mais elles y sont altérées d'une manière déplorable, comme on pourra s'en convaincre en comparant nos co-

27 Notamment dans le volume *Monographie de la voie sacrée éleusinienne, de ses monuments et de ses souvenirs* I (Paris 1864, seul paru).

28 Notice par A. Dussau dans: *Reallexikon der Assyriologie ...*, vol. VI, s.v. *Lenormant*.

29 On notera que dans Rev. Arch. 1864, I 120–123, les deux funéraires attiques aux noms inquiétants reposent en réalité sur de mauvaises copies et sont actuellement IG II² 5316 et 6692; plus loin, deux épitaphes d'Eleusis ont été retrouvées en 1955 (*Bull. épigr.* 1958, no. 218). Toutefois, les funéraires de Mégare, 1, 2, 3, reprises IG VII 123, 147 et 155, ont été contestées par D. Knoepfler, *Mélanges ... Paul Collart* (Lausanne/Paris 1976) 269, n. 6 (cf. *Bull. épigr.* 1976, no. 290).

30 Rev. Arch. 1864, II 49–51, texte en majuscules et transcription.

31 *Bull. épigr.* 1976, no. 290, in fine.

32 Rev. Arch. 1865, I 124–128, avec majuscules et transcription.



Planche I
François Lenormant (1837-1883)

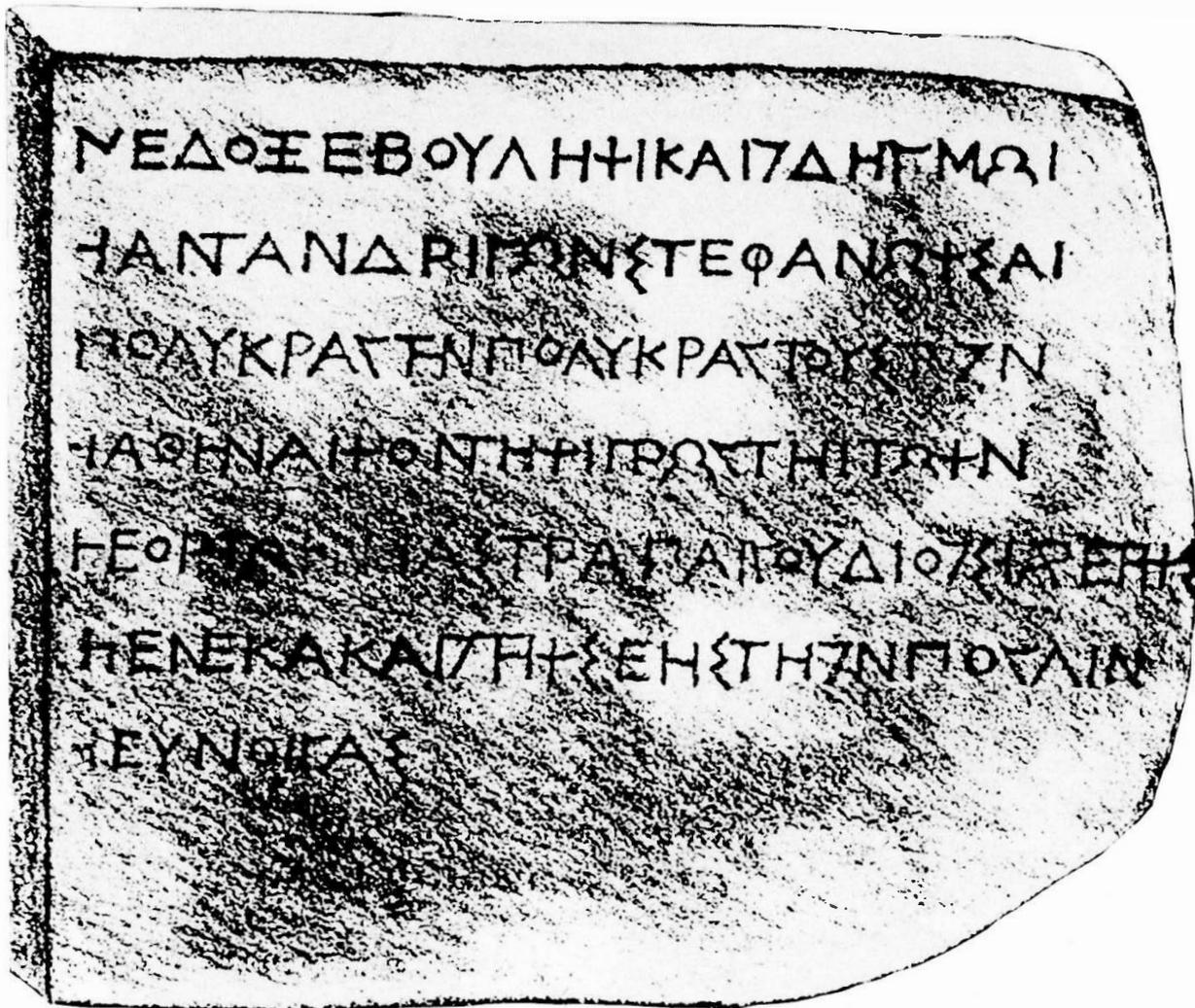


Planche II

«Fac-similé» de la fausse inscription d'Antandros
imaginée par C. Simonides (1861)
et qui sera remise en circulation par F. Lenormant (1864)

pies [prétendument fournies par un maître d'école de Pholégandros] à sa publication, et mêlées d'ailleurs à d'autres inscriptions évidemment fausses ...», et plus loin «les forgeries (*sic*) de l'inventeur d'Uranus et de plusieurs autres auteurs du même genre se reconnaissent au premier coup d'œil par leur aspect et leur langage, également insolites.»

Ces déclarations remarquables, qui ont échappé aux critiques allemands, et apparemment à Louis Robert, m'ont mené sur deux pistes. Tout d'abord, celle des inscriptions fausses de Pholégandros. En effet, malgré les allégations de l'auteur, il ressort de tout le dossier que les prétendues copies du «maître d'école» de Pholégandros ne constituent ici qu'un alibi pour Lenormant (qui sera coutumier de ce procédé), et que les «publications» attribuées au Grec Simonides étaient déjà des faux de toutes pièces. C'est d'ailleurs ainsi qu'avait jugé Hiller von Gaertringen, l'excellent éditeur des IG XII 3 (en 1898), pour les nos *1057¹ et suivants de son recueil³³.

La seconde piste, très fructueuse, est celle de Simonides lui-même, un archi-faussaire, qui fut fameux en son temps, surtout en Angleterre et en Allemagne³⁴, mais qui ne passa pas inaperçu en France. En ce qui concerne Pholégandros, je peux affirmer ceci: Lenormant, qui ne dissimule nullement l'activité de Simonides comme faussaire, a renchéri de son côté, d'une manière tout à fait perverse, en «corrigeant» des textes de Simonides qu'il savait être des faux et en prétendant les authentifier par des copies indépendantes. Ce que je ne peux pas expliquer, c'est la raison pour laquelle il a ainsi joué avec le feu, car le recours à la source apparemment difficile à consulter, ce factum de Simonides lithographié à Odessa en 1854³⁵, n'était pas malaisé. J'ai dit déjà que Lenormant était sous-bibliothécaire à l'Institut. Or, comme on le voit grâce à des indications manuscrites, le Grec Simonides a déposé divers ouvrages, dont les *Mélanges* contenant les textes de Pholégandros, avec la dédicace: «A la Bibliothèque Académique, Simonides, à Paris, le 6/18 mars 1864» (en grec). Il est évident que notre bibliothécaire eut ainsi aisément connaissance de l'ouvrage du Grec, là où il travaillait, et peut-être même en présence du faussaire.

Le même jour, avec une dédicace autographe similaire, Simonides donne un troisième livre, imprimé cette fois à Londres, en 1861, et intitulé innocemment «Fac-similes of Certain Portions of the Gospel of St. Matthew, etc.»³⁶. Or,

33 Hiller, IG, p. 193. L'épigraphiste n'avait pas cherché à consulter lui-même la publication de Simonides, nullement introuvable, et insinuait même que Lenormant était le seul à en parler.

34 Sur Simonides lui-même (1824?–1867?), on peut voir actuellement A. N. L. Munby, *The Formation of the Phillips Library from 1841 to 1872* = Phillips Studies No. 4 (Cambridge 1956), chap. VI, 114–131; surtout J. K. Elliott, *Codex Sinaiticus and the Simonides Affair* (Thessalonique 1982 = *Analekta Blatadôn* 33).

35 Le titre complet (en grec moderne) est très long, soit: de K. Simonides, docteur et chevalier (*sic*), Σύμμικτα, édités par Kallinikos, moine Thessalonicien, etc., à Moscou, septembre 1853 (exemplaire de la Bibl. Nationale, répertorié de manière inexacte sous «Simonide»); 2e édition «augmentée», à Odessa, janvier 1854 (exemplaire de la Bibl. de l'Institut).

36 Le titre complet est: *Fac-similes of Certain Portions of the Gospel of St. Matthew, and of the*

cet ouvrage est particulièrement riche en faux de toutes espèces, manuscrits des Ecritures, papyrus et inscriptions, avec les «fac-similés» qu'annonce le titre. Et dans cette farrago, j'ai eu le malin plaisir de retrouver le modèle de l'inscription dite «d'Antandros»³⁷, publiée quelques années avant l'article (pl. II et fig. 1). Ainsi, notre bibliothécaire était pris «la main dans le sac» ...

Donc, pour 1864 et 1865, je crois pouvoir reconstituer les faits comme suit. En mars 1864, Simonides donne ses livres à l'Institut et Lenormant en prend connaissance. L'inscription prétendue d'Antandros l'intéresse: il la choisit comme sujet d'article, et après avoir assez habilement retouché le texte médiocre de Simonides, il l'envoie pour la seconde partie de la Revue Archéologique de 1864. Il l'introduit d'une manière assez caractéristique de ses procédés, en disant: «La ville d'Antandrus ... ne compte d'article (*sic*) dans aucun des grands recueils épigraphiques ...»³⁸ Aussi croyons-nous que les lecteurs ... ne verront pas sans un certain intérêt le premier document fourni à l'épigraphie par les ruines de cette cité ... Il est absolument inédit (*sic*) et nous en devons la connaissance à notre ami M. Th. Baltazzi, qui possède dans les environs de vastes propriétés ...». Ce personnage a peut-être existé: en tout cas une famille Baltazzi sera bien connue, une vingtaine d'années plus tard, notamment lors des fouilles de Myrina, mais en Eolide³⁹.

En réalité, comme on l'a vu, le modèle (un peu différent) avait été «publié» par Simonides, avec fac-similé, textes en majuscules et en minuscules, comme «dug up in the city of Antandros in 1851». Ce «texte» comportait de nombreuses gaucheries dans la rédaction, τῆ πρώτῃ τῶν ἑορτῶν Ἀστραπαίου Διός, et des bizarreries dans le détail. Tacitement (ce qu'il ne fera pas pour Pholégandros), Lenormant «nettoie» et corrige le texte, en rajoutant des articles et en écrivant mieux τῆ πρώτῃ τῆς ἑορτῆς Διὸς Ἀστραπαίου (fig. 2). Le Zeus Astrapaios placé à Antandros par nos faussaires existe ailleurs, connu surtout par Aristote, Strabon et Pausanias⁴⁰; l'érudit était heureux de rappeler que son père avait parlé de figures analogues, serait-ce la raison qui attira son attention?

Quelques mois plus tard, il va tirer de l'autre livre de Simonides, les Mélanges, la série d'inscriptions attribuées à Pholégandros, mais cette fois le

Epistles of St. James and St. Jude, written on Papyrus in the First Century (Londres 1861) avec pl. en couleurs.

37 Ibid. 25 et pl. XII, no. 6.

38 Ceci est valable pour le texte de CIG II, mais en consultant les addenda, Lenormant y aurait trouvé le no. 3568f (copie de H. Kiepert).

39 Plusieurs Baltazzi (Aristide, mort en 1887, Epaminondas et surtout Démosthène) sont souvent mentionnés chez S. Reinach, *Chroniques d'Orient* I (1891) 8, 236–242, etc., D. Baltazzi ayant participé aux fouilles de Myrina, 1880–1882. Mais cette région (Eolide) est assez loin au sud de la Troade et d'Antandros; rien sur des Baltazzi chez J. M. Cook, *The Troad* (Oxford 1973).

40 Zeus Astrapaios sera également connu plus tard par des inscriptions de Bithynie, IGR III 17, 1408.

procédé est différent: il renvoie ouvertement à Simonides et «corrige» franchement les productions du Grec, d'après ses prétendues copies.

Si ma reconstitution est exacte, une chose est frappante, c'est l'audace de notre auteur. Il ne tirait pas ses modèles d'ouvrages introuvables, et dans un cas, il indiquait lui-même sa source. Il a pu penser que personne ne viendrait consulter les livres de Simonides à l'Institut. Sans doute ignorait-il que le Grec, habile en relations publiques, avait donné aussi ses ouvrages à la Bibliothèque Nationale (alors Impériale), sans oublier les dédicaces manuscrites bien datées, cette fois du 14/26 février 1864, qui permettent de conclure à un séjour du faussaire à Paris, en février–mars de cette année. Ajoutons qu'à cette époque il n'existait encore aucune espèce de «Bulletin épigraphique» qui aurait permis des recoupements⁴¹; personne, pas même les critiques allemands, ne paraît avoir soupçonné alors les articles de la Revue Archéologique.

Lenormant fut-il encouragé par cette impunité? Le fait est que la période suivante, 1866–1867, avec encore 1868, va marquer une recrudescence considérable de son activité d'éditeur d'inscriptions grecques, mais aussi de fabricant de textes. Après son voyage de 1860, il doit attendre 1863 pour son troisième séjour en Grèce, puis 1866 pour le quatrième et dernier, marqué par une mission officielle à Santorin (Théra) afin d'étudier les phénomènes volcaniques, avec un passage par de nombreuses îles. Toutes ces dates et de nombreux lieux reviennent dans ses articles épigraphiques de l'époque, ainsi que dans un long rapport à l'Empereur pour 1866, publié très rapidement⁴².

Le recueil le plus riche et le plus frelaté est sans nul doute l'article en latin qui paraît dans le *Rheinisches Museum* de 1866, avec le total remarquable de «quatre centuries» ou 400 inscriptions⁴³! Pour atteindre un tel nombre, il fallait faire un effort, en mêlant savamment les textes authentiques aux textes forgés. Mais cette fois, il est clair que notre auteur s'est affranchi des modèles douteux que proposait Simonides. Rien ne vient de cette source, il s'agit maintenant d'espèces de pastiches, de faux inspirés par divers types d'inscriptions authentiques, dont les publications allemandes et grecques de l'époque fournissaient d'innombrables modèles.

Cependant, il y a des textes authentiques. Ainsi au début, parmi les brefs textes originaires de Gaule, les nos 3 à 5 sont hors de tout soupçon, car il s'agit d'épitaphes gallo-grecques de Glanum⁴⁴. Pour Rome, l'épitaphe unique no. 7 déjà publiée par Henzen, se retrouvera dans IG XIV 1636, IGUR 567, etc. Avec le no. 6 commence une riche série d'épitaphes attiques, très rarement connues par un prédécesseur (comme Pittakis, no. 11). On a suspecté le no. 10,

41 La première bibliographie des inscriptions grecques doit être celle de Carl Curtius, en 1873, voir W. Larfeld, *Griech. Epigraphik* (1914) 104.

42 CRAI 1866, 268–283.

43 Rhein. Mus. 21 (1866) 223–240. 362–404. 510–533.

44 M. Lejeune, *Recueil des inscr. gauloises*, I. *Textes gallo-grecs* (1985) nos G-68, G-69 et G-73.

épitaphe d'une Βενδιδώρα Θραῦτα, CIA III [3619]⁴⁵, parce que l'on connaissait déjà le nom rare de la femme grâce à CIG 496, mais l'affaire n'est pas évidente⁴⁶. En effet, tout un groupe d'épitaphes, nos 15 à 30, n'est pas suspect, car elles sont conservées au Musée Epigraphique et figurent à leur place dans IG II² 8444, 9989, 8758, 8202, etc. Par contre, un autre groupe de funéraires qui comportent un démotique attique, nos 31 et suivants, n'ont pas été retrouvées et sont de ce fait considérées comme fabriquées, soit CIA III [3548], [3550], etc. On a le même sentiment devant une autre série attique, nos 107–124, où figurent d'ailleurs des combinaisons onomastiques assez spécieuses, comme 110, Κάσσανδρος Ἀμύντα Μακεδών (CIA III [3623]) ou 166 Ἀφροδισία Ἀδωνίδος Παφία (ibid. [3630]), où le patronyme Ἀδωνίς est inquiétant⁴⁷.

Toujours pour l'Attique, 101 est une fabrication évidente, d'un autre genre. Sur 21 lignes régulièrement mutilées (une seule lettre manquant au début), on aurait une liste de noms au nominatif, avec deux indications de tribu, donc une liste de soldats morts à la guerre, du type bien connu par les listes célèbres IG I² 929 et suivantes (fig. 3). Les noms sont attiques (et se retrouvent dans plusieurs de ces documents), sauf un seul, l. 4, présenté comme Ἀμινθίας. On le cherche en vain dans les répertoires, mais avec un peu de patience, on le retrouve dans l'apparat critique de I² 952. Or, c'est une mauvaise lecture de l'éditeur grec Rangabé, pour 1842⁴⁸. On voit alors aussitôt comment avait procédé Lenormant: pour fabriquer sa liste, il avait pris des noms dans les documents connus, sans s'apercevoir que dans ce cas précis son modèle lui fournissait une forme erronée ...

Pour cette pièce, il donnait, suivant son habitude perverse, un garant déterminé: «Descrip̄si Piraei, anno 1863, apud Smart, classis anglicae praefectum» (cf. 85 et 105, en relation avec des Russes). Mais les choses ne sont pas toujours aussi simples. Ainsi pour les trois fragments de décrets attiques qui suivent, 102–104. On y a vu très vite des faux: ainsi Koehler en 1877, pour CIA II 221, 301 et 328, avec l'accord de H. Roehl et J. Kirchner⁴⁹. Cependant, on aura une surprise. C'est Kirchner qui, en 1926, va réhabiliter CIA 221, grâce à la découverte fortuite d'un estampage au bureau des IG près l'Académie de Berlin⁵⁰. D'ailleurs, je me suis aperçu de mon côté que Lenormant lui-même avait publié un plaidoyer pro domo concernant les fragments CIA 221 et 328,

45 Les nos placés entre crochets droits du CIA correspondent à la section des textes suspects chez Dittenberger pour ce volume, III 2 (paru en 1882, avec introduction détaillée p. 254).

46 Cf. cette revue 45 (1988) 7 (il y a au moins présomption).

47 Le *Lexicon* I de Fraser-Matthews en donnerait trois exemples, s.v. Le premier, pour un Juif de Cyrène, est plutôt une épithète (cf. LSJ s.v., 1, in fine). Le second à Lemnos, IG XII 8, 309, est un surnom avec ὁ καί, le troisième à Thasos, ibid. 309, 2 semblerait assuré pour un théore (première lettre pointée). Toutefois, pour cette Paphienne, la combinaison onomastique semble un peu trop «intéressante»; déjà R. Schoell, *Hermes* 7 (1873) 236.

48 Rangabé, *Antiq. helléniques* I (1842) no. 308. On lit actuellement [Σ]μικρίας en IG I² 952, 39.

49 H. Roehl, *Hermes* 17 (1882) 461; Kirchner, IG II², pars prima (1913) p. 675.

50 Ath. Mitt. 51 (1926) 157–158.

dans un hebdomadaire de Londres en 1882, répondant à un des problèmes soulevés par H. Roehl⁵¹. Lenormant y déclare qu'en 1878, il avait déposé à la Bibliothèque de l'Institut des estampages pour CIA 221 et 328. Vérification faite, il s'avère que ces estampages existent, accompagnés d'une longue lettre manuscrite adressée à un personnage non nommé, sans doute le Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Inscriptions⁵². Lettre fort curieuse, où l'auteur affirme froidement que «jamais un des monuments [publié par ses soins] n'a été incriminé». Il poursuit «C'eut donc été un véritable acte de folie, une falsification sans but que d'inventer des fragments d'inscriptions dénués de toute valeur et de tout intérêt (*sic*) ...» Il confirme le dépôt de deux estampages et ajoute quelques détails plus ou moins précis sur les personnages nommés en 1866, soit D. Montano, à Toulouse, pour son no. 102, un «marchand d'antiquités» à Paris, qui serait Dumoulin Dulys (*sic*), pour 103, enfin M. de Peyronny, d'Avranches, pour 104. Ces personnages semblent donc bien avoir existé ... Sur ces points précis, comme pour l'affaire des stèles de Zante, Lenormant pouvait se défendre.

Cependant, il ne faisait pas mention d'autres documents plus ou moins suspects. Outre les épitaphes attiques qui ont déjà été signalées, il y a la série assurément fautive des nos 386 à 393, décrets attribués à Carystos, soit IG XII 9, 1243–1247 (comme «falsa»); le modèle évident m'en a été indiqué en 1991 par Denis Knoepfler, avec un décret authentique d'Erétrie, IG 195, connu depuis Ross (1834). Comparer les nos 369–371 pour Samé (Céphallénie), élucidés par Dittenberger⁵³.

D'autres problèmes sont plus difficiles à résoudre, notamment pour de petits objets. Ainsi, je ne suis pas sûr que *toutes* les balles de fronde inscrites publiées en 1866 soient des fabrications⁵⁴, bien que la référence à des noms d'antiquaires athéniens connus par ailleurs ne suffise pas à garantir leur authenticité.

La série parallèle mais moins riche publiée dans le *Rheinisches Museum* de 1867⁵⁵ est (heureusement) plus digne de confiance. On y trouve d'abord la publication de deux lots de lamelles de plomb de Styra (Eubée), soit une série achetée par l'auteur à Athènes l'année précédente (voyage de 1866)⁵⁶, et une autre plus restreinte donnée comme achetée au même endroit par W. H. Waddington en 1863. La première série, d'abord chez le collectionneur Emile Chasles et passée au Musée du Louvre en 1881, était évidemment authenti-

51 The Academy 1882, II 188 (en anglais), avec rappel de l'affaire de Zante et défense d'une stèle d'Eleusis (IG II² 13062), alors chez Rollin et Feuarent.

52 Bibliothèque de l'Institut, lettre du 19 nov. 1876 (cote: ms. NS 596/1).

53 IG IX 1 (1892), sur 1005–1007, inspirés par le décret authentique 617.

54 Faux probables: IG, *ibid.* 1021sq. (Céphallénie) ou 1060sq. (Corcyre), tous dans l'article de 1866. Pour L. Robert, toutes les balles inscrites de Lenormant étaient fausses, *Op. Minora* IV 252; *Bull. épigr.* 1964, no. 35 et *Arch. Ephem.* 1969, 39 (renvoi à une étude non publiée).

55 *Rhein. Mus.* 22 (1867) 276–296.

56 *Ibid.* 276–290; première mention des lamelles dans CRAI 1866. 283.

Μ Ε Δ Ο Ξ Ε Β Ο Υ Λ Η † Ι Κ Α Ι Ζ Δ Η Γ Μ Ω Ι
 † Α Ν Τ Α Ν Δ Ρ Ι Γ Ω Ν Σ Τ Ε Φ Α Ν Ω † Σ Α Ι
 Π Ο Λ Υ Κ Ρ Α Γ Τ Η Ν Π Ο Λ Υ Κ Ρ Α Γ Τ Ο Υ Σ Τ Ο Ζ Ν
 † Α Θ Η Ν Α Ι † Ο Ν Τ Η † Ι Π Ρ Ω Γ Τ Η Ι Τ Ω † Ν
 † Ε Ο Ρ Τ Ω † Ν † Α Σ Τ Ρ Α Π Α Ι Γ Ο Υ Δ Ι Ο Ζ Σ † Α Ρ Ε Τ Η † Σ
 † Ε Ν Ε Κ Α Κ Α Ι Ζ Τ Η † Σ Ε Ι † Η Σ Τ Η Ζ Ν Π Ο Γ Λ Ι Ν
 † Ε Υ Ν Ο Ι Γ Α Σ

*Ἔδοξε βουλῇ καὶ δήμῳ
 Ἄντανδρίων στεφανῶσαι
 Πολυκράτην Πολυκράτους τὸν
 Ἀθηναῖον τῇ πρώτῃ τῶν
 ἑορτῶν Ἀσραπαίου Διὸς ἀρετῆς
 ἔνεκα καὶ τῆς εἰς τὴν πόλιν
 εὐνοίας*

Fig. 1. L'inscription d'Antandros inventée par Simonides, avec sa transcription en majuscules et des «signes» pour accents et esprits (1861, cf. pl. II).
En dessous, transcription en minuscules par le même.

Ε Δ Ο Ξ Ε Τ Η Ι Β Ο Υ Λ Η Ι Κ Α Ι Τ Ω Ι Δ Η Μ Ω Ι
 Α Ν Τ Α Ν Δ Ρ Ι Ω Ν Σ Τ Ε Φ Α Ν Ω Σ Α Ι
 Π Ο Λ Υ Κ Ρ Α Τ Η Ν Π Ο Λ Υ Κ Ρ Α Τ Ο Υ Σ
 Α Θ Η Ν Α Ι Ο Ν Τ Η Ι Π Ρ Ω Τ Η Ι Τ Η Σ
 Ε Ο Ρ Τ Η Σ Δ Ι Ο Σ Α Σ Τ Ρ Α Π Α Ι Ο Υ
 Α Ρ Ε Τ Η Σ Ε Ν Ε Κ Α Κ Α Ι Τ Η Σ Ε Ι Σ Τ Η Ν
 Π Ο Λ Ι Ν Ε Υ Ν Ο Ι Α Σ

Ἔδοξε τῇ βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ Ἄντανδρίων στεφανῶσαι Πολυκράτην Πολυκράτους Ἀθηναῖον, τῇ πρώτῃ τῆς ἑορτῆς Διὸς Ἀσραπαίου, ἀρετῆς ἔνεκα καὶ τῆς εἰς τὴν πόλιν εὐνοίας.

Fig. 2. L'inscription d'Antandros «revue et corrigée» par Lenormant, majuscules et transcription en minuscules (1864).

ΙΚΟΣΤΡΑΤΟΣ
 ΑΛΛΙΞΘΕΝΕΣ
 ΟΛΟΝ
 ΜΙΝΘΙΑΣ
 ΡΙΣΤΟΝΥΜΟΣ
 ΠΡΟΘΟΟΝΤΙΔΟΣ
 ΑΤΡΟΚΛΕΣ
 ΞΕΝΟΚΛΕΣ
 ΑΛΛΙΜΑΧΟΣ
 ΠΕΡΒΙΟΣ
 ΕΟΦΡΑΣΤΟΣ
 ΑΛΛΙΚΡΑΤΕΣ
 ΙΑΝΤΙΔΟΣ
 ΠΡΟΜΑΧΟΣ
 ΑΛΛΙΑΣ
 ΕΑΛΕΝΕΣ
 ΠΠΑΡΧΟΣ
 ΑΥΚΛΕΣ
 ΛΕΟΜΕΔΕΣ
 ΡΑΧΣΙΑΣ
 ΟΚΛΕΙΔΕΣ

Fig. 3. Fausse liste attique de morts à la guerre
(une lettre manquerait au début de chaque ligne), 1866.

ΔΕΜΕΤΡΥ ΚΑΥΚΟΡΑΥ
 ΠΟΛΥΚΛΕΜΚΤΕΜΥΟ
 ΑΝΕΘΕΚΕΝ

Δήμητρι και Κόραι Πολυκλής Κτησίου ανέθηκεν

Fig. 4. Fausse dédicace des «environs de Patras», 1868.

que⁵⁷; la seconde probablement aussi, bien que sa trace ait été rapidement perdue⁵⁸. Ensuite venaient des inscriptions diverses, certaines de bon aloi ou connues par ailleurs, mais les faux reparaissent à la fin: nos 279–280, pour Amorgos, trois inscriptions considérées comme fausses «jusqu'à preuve du contraire» par J. Delamarre, IG XII 7, p. X (1908); nos 289–292, pour Syros, dont deux suspectes, IG XII 5, p. 202; enfin pour Ios, nos 293–300, une série non relevée par ailleurs, donnée comme suspecte par Hiller von Gaertringen, dans IG XII 5, p. 2, nos 1⁷ à 1¹⁴. On ne voit pas les raisons d'un tel «cocktail», sinon pour grossir l'article en question?

A partir de 1868, l'activité éditoriale de notre épigraphiste va s'arrêter. Pourtant, il faut encore signaler pour cette année un faux évident, mais intéressant, différent des autres parce qu'il s'agirait d'une dédicace dialectale. A ce moment l'érudit fait paraître dans la Revue Archéologique, 1867–1868, une série de bons articles portant sur «L'origine et la formation de l'alphabet grec». Arrivant, chapitre X, à l'alphabet «achéen ou achaïen», il signale une lacune pour l'Achaïe continentale. Toutefois, «plus heureux que nos prédécesseurs, nous pouvons aujourd'hui combler cette lacune en insérant ici un texte épigraphique inédit, découvert tout récemment aux environs de Patras et dont une copie nous a été communiquée par un jeune homme de cette ville, M. Kondogouris»⁵⁹. Il s'agit alors d'une dédicace à Déméter et Koré, venant d'un Polyklès. Malheureusement, si le fac-similé donne des lettres achaïennes convenables, le texte montre pour Déméter une forme attique impossible (fig. 4). Ce faux, assez peu connu, avait cependant été remarqué par Kirchhoff, un des premiers critiques allemands adversaires de Lenormant⁶⁰.

C'est peut-être la dernière «fabrication» de Lenormant que nous pouvons saisir. Je crois qu'elle a été conçue, comme bien d'autres, «pour combler une lacune», à l'imitation consciente ou non de certains collectionneurs qui ont inventé des monnaies rares pour «comblent» les lacunes de Cabinets.

On doit se demander maintenant quelle a été l'attitude des contemporains devant les fantaisies de notre auteur. C'était par ailleurs un grand érudit et un savant très productif, notamment dans le domaine de la numismatique, où il a été un pionnier dans plusieurs domaines, aussi dans les études proche-orientales, pour l'étude du suméro-akkadien et des documents historiques, où ses travaux furent considérables. Il est difficile de dire si des érudits français eurent beaucoup d'inquiétudes. En tout cas, les biographies détaillées qui ont paru après sa mort sont tellement élogieuses qu'elles sont presque des hagiographies, et je n'en ai pas trouvé qui contienne au moins quelque allusion aux

57 Des insinuations de H. Roehl ont été réfutées par Lenormant, lettre du 10 mai 1882, publiée dans RA 1882, I 305sq.

58 Pour les deux lots de lamelles, voir mon étude détaillée dans BCH 116 (1992) 64–70.

59 RA 1868, I 189–190 (avec fac-similé).

60 Kirchhoff, *Studien zur Geschichte des griech. Alphabets* (31877) 153; comme on l'a vu plus haut, avec n. 10, il s'était déjà occupé des «runes» de 1854.

controverses⁶¹, à l'exception d'une brève note écrite par un préhistorien très hostile⁶². Comme on l'a vu à propos de la Chapelle-Saint-Eloi, Lenormant n'a d'ailleurs jamais reconnu la moindre incartade scientifique et s'est toujours défendu avec vivacité, pas seulement dans les cas particuliers où il apportait des preuves de bonne foi. Toutefois, les attaques publiées par plusieurs savants allemands de bonne réputation dans des revues connues ne pouvaient passer inaperçues.

Si on met à part l'épisode «chrétien» de 1854, il semble que la première critique allemande ait été lancée par Richard Schoell en 1873⁶³. Cet épigraphiste s'occupe du gros article de 1866. Il note l'abondance des épitaphes attiques, dont beaucoup n'avaient pas été retrouvées par le scrupuleux savant athénien St. A. Koumanoudis; il observe d'autre part, très judicieusement, la présence dans ces documents, soit de noms très banals, ou au contraire, de noms historiques ou très particuliers (ainsi pour la Βενδιδώρα thrace, l'Ἄδωνις chypriote déjà cités, etc.). Schoell rappelle justement une pratique de certains faussaires, qui est de *vera falsis miscere*, et pour terminer il évoque la Chapelle-Saint-Eloi et les «runes» franques. Près de dix ans plus tard intervient un autre Allemand, J. H. Mordtmann, érudit résidant à Constantinople, qui reprend plus largement les critiques⁶⁴. Il part d'une inscription sud-arabique, et reproduit ensuite les critiques de Schoell. Il s'attaque longuement aux épitaphes de Zante, mais ici sans succès, comme on l'a vu. Suit la discussion serrée d'un autre travail non encore mentionné, la publication en 1867 de deux feuilles manuscrites achetées à Athènes en 1863, contenant des fragments d'un lexique géographique. Ce document semble, en effet, très douteux, mais qui nous dira si Lenormant n'avait pas été lui-même trompé par un faux local «à la Simonides»? En tout cas, les attaques les plus importantes sont celles d'Hermann Roehl, d'abord dans son grand recueil épigraphique de 1882, pour une figurine de Déméter et certaines lamelles de Styra⁶⁵. Une réponse rapide et indignée publiée à Londres⁶⁶ va provoquer une contre-attaque très sérieuse de Roehl, toujours en 1882, intitulée «In Franciscum Lenormant inscriptionum falsarium»⁶⁷. On y retrouve les éléments bien connus: la Chapelle-Saint-Eloi et les «runes», les épitaphes attiques, les fragments de décrets attiques condamnés par Koehler, de nouveau la figurine de Déméter et les lamelles de Styra. L'ar-

61 Ainsi chez Le Hir, Rayet ou de Witte; au sujet de Ch. Lenormant, très brève et discrète allusion de H. Wallon, CRAI 1878, 305.

62 Notice anonyme dans L'Homme 1884, 88–89.

63 Hermes 7 (1873) 235–240.

64 Même revue 17 (1882) 448–458.

65 *Inscr. graecae antiquissimae* (Berlin 1882) 22 (no. 3) et 101 (nos 372 et 269).

66 The Academy 1882, I 378, et aussi RA 1882, I 306–307. Pour Styra, voir plus haut, avec la note 57; quant à la figurine de Déméter, publiée par de Witte, puis Lenormant, comme portant quelques lettres (cf. RA, loc. cit.), elle est aujourd'hui considérée comme anépigraphe, British Museum, B 80.

67 Hermes 17 (1882) 460–466.

ticile suscite une seconde réponse partielle, de nouveau à travers Londres⁶⁸. Finalement, il y aura encore une «*responsio altera*» de Roehl, en 1883, discutant point par point, avec souvent les mêmes arguments et des répétitions⁶⁹. L'argumentation de Roehl aurait été renouvelée s'il avait examiné les faux évidents d'Antandros et de Pholégandros dont il a déjà été question. Toutefois, Roehl visait juste en insistant sur la «production» des années 1866 à 1868, en concluant «*nam his maxime annis adulterandi cupido velut teter morbus eum videtur obsedissee ...*» Quant aux réponses de l'accusé, malgré leur ton toujours très vif et les protestations d'innocence, elles laissent, comme on l'a vu, bien des zones d'ombre⁷⁰.

Quoi qu'il en soit, la carrière de notre érudit avait continué à se dérouler d'une manière satisfaisante. Longtemps sous-bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Institut, il donne sa démission en mai 1872, donc après dix ans. Il obtient un autre poste en mai 1874, en succédant à Ernest Beulé (1826–1874) comme «professeur d'archéologie» auprès de la Bibliothèque Nationale, poste qu'il occupera jusqu'à sa mort en 1883; il sera alors remplacé par Olivier Rayet, dernier titulaire de cet enseignement. Les sujets de ses cours sont très variés, mais rappellent, en les approfondissant, ceux des cours de son père. Ainsi avec les mystères d'Eleusis, les systèmes monétaires de l'antiquité (de là sortira l'important ouvrage «La monnaie dans l'antiquité», au plan très ambitieux, dont trois volumes seulement seront publiés)⁷¹, le culte et les mystères de Bacchus, le panthéon chaldéo-babylonien, la céramique ancienne et les vases peints. D'autre part, fils d'académicien, Lenormant voulait ici encore suivre le modèle de son père: il entrera à l'Académie des Inscriptions le 6 mai 1881.

Son activité comme chercheur et enseignant est donc considérable. En outre, à partir de 1875, il devient éditeur. Sur le modèle de la célèbre Gazette des Beaux-Arts, et pour rivaliser avec la Revue Archéologique, il crée la Gazette Archéologique, revue de grand format, très bien illustrée. Son associé scientifique est le fidèle Jean de Witte (qui avait déjà collaboré avec Charles Lenormant), mais c'est lui qui est le responsable premier de la Gazette. De Witte écrira plus tard: «C'était une entreprise hardie et même téméraire ... Mais il se fiait à sa prodigieuse activité, et quoique nous n'eussions que peu de collaborateurs, surtout au début, il finit par réussir complètement dans cette vaste entreprise»⁷². L'allusion au petit nombre d'auteurs explique sans doute

68 The Academy 1882, II 188.

69 Hermes 18 (1883) 97–103.

70 Du point de vue des épigraphistes allemands, la critique des productions de Lenormant trouvera son aboutissement dans les nombreuses pages des IG où elles connaissent un traitement spécial, mais sous des aspects divers: voir Dittenberger, CIA III, pars 2 (1882) p. 254–264; Fraenkel, IG IV (1902) p. 367–370; Dittenberger, IG VII (1892) p. 644–646 et IX 1 (1897) p. 198–207; Hiller, IG XII 3 (1898) p. 1 et 193–194; XII 5 (1903) p. 1–2; aussi Delamarre, IG XII 7, p. x.

71 Paris 1878–1879; plan dans I, p. ii*–viii*, commenté avec éloge par Rayet 405sq. Ouvrage réimprimé récemment.

72 De Witte 258; Rayet 419.

un procédé que Lenormant utilise dans les premières années: en plus des articles signés de son propre nom, il en fit paraître d'autres sous des pseudonymes très variés. Salomon Reinach en avait indiqué plusieurs, mais une liste plus complète fut donnée par Ernest Babelon en 1887⁷³, avec neuf noms différents et des initiales: ainsi Marius Boussigues, E. de Chanot, Léon Fivel, Christos Papayannakis et d'autres ... Ceci semble avoir bien convenu à la forme d'esprit paradoxal de Lenormant, qui dans des lettres inédites à J. de Witte parle d'un de ces collaborateurs fictifs comme d'un personnage réel⁷⁴. Les pseudonymes disparaissent vers 1880. L'entreprise de la Gazette fut certainement utile, mais elle ne survécut que quelques années à la mort de son fondateur, tandis que sa puissante rivale, la Revue Archéologique, poursuivait sa carrière sans encombre.

Il faut revenir maintenant sur les derniers voyages de Lenormant. On l'a vu, 1866 fut la date du dernier séjour en Grèce. Plus tard, suivant encore l'exemple de son père, il se rend en Egypte en octobre 1869, à l'occasion de l'inauguration du canal de Suez. Il en rapporte des articles, et sa curiosité pour les écritures rares se marque de nouveau par la publication de documents en lettres cariennes, relevés par lui en Egypte⁷⁵; on notera qu'il a été ainsi le premier Français à s'être occupé des Cariens, dont l'écriture avait été détectée avant 1859 par Lepsius, parmi les graffites d'Abou Simbel⁷⁶.

Quelques années plus tard, notre érudit inaugure une nouvelle série de voyages, avec l'Italie méridionale qui va retenir presque uniquement son attention à la fin de sa vie. Premier voyage dans l'automne de 1879, puis en 1881, 1882 et 1883; la dernière expédition se termine par un accident, qui détermine finalement sa mort prématurée en décembre 1883, à 46 ans. Cette période italienne se marque naturellement par une série d'articles et surtout par deux ouvrages où se mêlent récits de voyages et dissertations érudites, d'abord «La Grande Grèce, paysages et histoire»⁷⁷, enfin «A travers l'Apulie et la Lucanie»⁷⁸. En dépit de défauts dus aux habitudes de l'époque, ces livres ont eu un grand succès et même un retentissement scientifique, surtout en Italie où ils éveillèrent l'intérêt pour le sud de la péninsule. C'est ce qu'a rappelé en détail un collègue italien, Carlo Belli, évoquant à Tarente en 1973, devant le congrès de la Grande Grèce, la figure de «F. Lenormant, archeologo avventuroso»⁷⁹, et

73 Chez de Witte 264.

74 Il y avait une certaine logique dans les noms: ainsi Marius Boussigues s'occupait du Midi et Papayannakis de la Grèce.

75 *Inscriptions cariennes inédites*, dans RA 1870, I 151–152. Peu auparavant, dans CRAI 1868, 126, il avait donné une première liste des documents cariens connus.

76 Monatsber. Preuss. Akad. Berlin 1859, 681.

77 Paris 1881, deux volumes; seconde édition posthume en trois volumes, 1884. Voir plus loin pour une traduction italienne.

78 Paris 1883, deux volumes.

79 Dans le volume *Metaponto – Atti del tredicesimo convegno di studi sulla Magna Grecia – 1973* (Naples 1974 [1977]) 7–41 et 42–46 (bibliographie et brèves remarques biographiques).

soulignant son influence sur les archéologues italiens de la fin du XIXe s. Le premier livre, «La Grande Grèce», traduit en italien en 1935, fut réimprimé en 1961, et encore en 1976, avec une préface de G. Pugliese Carratelli⁸⁰, ce qui montre l'intérêt persistant de ces pages, plutôt oubliées en France.

Comment conclure? J'ai qualifié Lenormant d'érudit «déconcertant», et je demeure perplexe sur ses motivations. On pourrait reprendre d'autres qualificatifs, par exemple celui de «mythomane», qui a déjà été employé⁸¹. Mais la comparaison avec un Constantin Simonides, qui a été toute sa vie un mythomane aux multiples aspects, un imposteur permanent, souvent un escroc, montre une différence considérable. On a aussi parlé d'un «Fourmont du XIXe siècle»⁸², et la comparaison est plus juste, car les grands faux «laconiens» de Michel Fourmont (1690–1746), dans leur évidente naïveté, visaient à grossir un dossier scientifique par des pièces de choix⁸³. Je crois, en tout cas, que Lenormant a surtout été emporté par le désir de mystifier ses contemporains, en faisant étalage d'une érudition incontrôlée, mais ceci n'est qu'une approximation: comme l'écrivait L. Robert, «la psychologie moderne pourrait éclairer ce cas étrange d'enfant gâté et ce goût de la supercherie qu'il manifesta de façon éclatante dès son adolescence savante ...»⁸⁴.

80 Sous le titre *La Magna Grecia, paesaggi e storia* (Chiaravalle 1976), trois volumes (traduction par A. Lucifero).

81 Par le Dr F. Regnault, dans un bref article de 1933, signalé par L. Robert, note citée ci-dessous.

82 W. Larfeld, *Griechische Epigraphik* (1914) 49.

83 Larfeld, o.c. 22, etc. Il est aujourd'hui distrayant de regarder les pages assez naïves de Raoul-Rochette, dans son factum *Deux lettres à Mylord Comte d'Aberdeen sur l'authenticité des inscriptions de Fourmont*, publié à Paris en 1819.

84 L. Robert, *Rev. Phil.* 1959, 186–187 (note) = *Op. Minora* V 216–217. Il signalait l'article du Dr Regnault, ainsi que le chapitre de A. Vayson de Pradenne, *Les fraudes en archéologie préhistorique* (1932) 375–380, qui est essentiellement consacré à la Chapelle-Saint-Eloi, et insiste sur le désir de mystification.

Mitteilungen

Berichtigung

Das in dieser Zeitschrift 49 (1992) 258 besprochene Buch **Index of Passages Cited in B. K. Braswell. A Commentary on the Fourth Pythian Ode of Pindar** stammt von *Mario Somazzi*. Die Redaktion bedauert das Versehen.